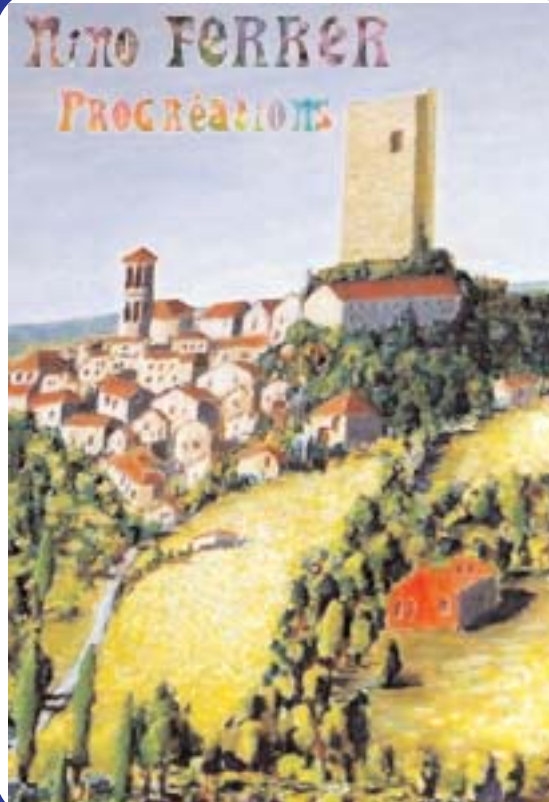


Le Galepin

- BLEU -

n°34 - 1^{er} octobre 2020



n°34 - On dirait le Sud

Sommaire

PHILIPPE BLONDEAU

LES LOINTAINS ET LES CHASSEURS

3

- On dirait le Sud -

MICHEL LE DROGO

ON DIRAIT LE SUD

8

MICHEL LALET

ON DIRAIT LE SUD...

10

ROGER WALLET

LA PETITE

14

RÉGINE PAQUET

À HUIT CENTS KILOMÈTRES DU NORD

16

- Ailleurs -

CHRISTELLE MATHIEU

L'IMPASSE

18

RAFIK KHELLADI

UNE RENCONTRE INATTENDUE

22

LES LOINTAINS ET LES CHASSEURS

AUTOUR DE LA VILLE TOUT EST FERMÉ. Elle s'étend et se ramifie dans les profondeurs du sol comme sous un couvercle pesant. La lumière extérieure ne pénètre pas cette éternelle nuit. En vérité c'est plutôt une sorte de crépuscule figé, non dépourvu de charme, emplissant l'espace d'une atmosphère poétique et apaisante, une grandeur un peu recluse, comme celle qu'on ressent parfois dans les rues désertes d'une ville du nord, en bord de mer, par une fin de journée maussade. Une douceur qui aurait toute la grâce de l'été sans sa blessante réalité semble se répandre lentement, matière presque sensible, comme ces pâtisseries onctueuses qui laissent dans la bouche un goût fragile et le regret d'une consistance insaisissable. Au fond, peut-être faut-il voir dans cette tranquillité vaguement menaçante l'intention profonde qui animait les architectes de cet univers piégé. Les lampes diffusent du haut des façades la lumière orangée d'un faux soleil couchant qui, en l'absence de toute surface visible, se disperse au-dessus des rues en un dôme impénétrable.

Évidemment, on ne peut pas dire qu'on soit prisonnier ici. En divers endroits, et sans que rien ne les signale particulièrement, des ouvertures sont ménagées entre les constructions, par lesquelles on pourrait aisément gagner l'extérieur. Mais que pourrait-on bien aller chercher au-dehors? Tout est fait pour que rien ne nous y attire ou ne nous y retienne et bien rares sont ceux qui cèdent à la curiosité d'en juger par eux-mêmes.

Mon supérieur hiérarchique est ce que l'on appelle ici un homme ouvert. À deux ou trois reprises il m'a conduit devant une de ces sorties. «Ce n'est pas forcément inutile, m'a-t-il dit presque avec insistance, de se rendre compte au moins une fois de ce qu'il y a par là...» Je n'ai pas su quoi répondre ni quoi penser mais quelque temps après cela m'est revenu en mémoire. Et c'est ainsi que parfois des lieux nous appellent avec une force impérieuse, comme si c'était trahir que de manquer l'histoire qui s'y prépare peut-être.

Hors de la ville il n'y a pas de routes, peu de repères. On est tout de suite dans un autre monde, dans un autre temps. Un chemin pierreux monte entre les arbres, d'abord blanc et poussiéreux, puis plus humide à mesure que l'on pénètre sous le couvert. Les cailloux roulent sous les pas : à quoi bon entretenir des chemins que personne n'emprunte, sinon, de temps à autre, un de ces véhicules spécialisés qui dévalent la pente à grand fracas, sans la moindre attention pour le promeneur égaré, contraint de se précipiter sur le bas-côté. On n'a guère le moyen de savoir où l'on va et, très vite, on ne peut se défendre du sentiment à la fois pénible et enivrant d'être en faute.

Ce qui frappe surtout c'est le silence. Dans la ville, le bruit des machines et la musique sont constants, font entendre une sorte de basse continue sur laquelle rien ne parvient à se détacher vraiment, dans un bourdonnement soigneusement nivelé et contrôlé. Ici le moindre chant d'oiseau résonne avec un lointain écho comme s'il naissait au bord d'un

abîme, comme si c'était toute la profondeur du monde qui lui répondait à la fin d'une phrase.

Je marchais depuis quelques heures seulement lorsque je me rendis compte que le soir commençait déjà à tomber. Mais comment aurais-je pu le prévoir dans un monde où la mesure du temps ne se soucie d'aucun rythme naturel et se contente d'obéir à un système décimal rigoureux? J'aurais dû, bien sûr, faire demi-tour, et sans doute pouvais-je encore espérer être rentré avant la nuit complète. Mais c'est à ce moment-là qu'une présence devant moi en décida autrement.

Je reconnus bientôt une silhouette de femme. Elle ne progressait pas très vite mais le chemin montait de plus en plus et je mis un certain temps à la rejoindre. Elle ne cherchait pas se dérober. Pourtant, lorsque je fus à peu près à sa hauteur et tentai sans détour d'engager la conversation, elle me regarda sans répondre. Son silence lui donnait une attitude étrange à laquelle je faillis me soustraire en accélérant encore le pas quand, d'un mouvement rapide, presque violent, elle porta ses deux mains à ses lèvres avec un signe d'impuissance.

Par des gestes, quelquefois confus, elle s'efforça de répondre à mes questions et sembla même vouloir me retenir à ses côtés. Bien qu'il me fût impossible de savoir où elle voulait me conduire, je n'éprouvais aucune crainte. C'était même une espèce de jouissance que de pénétrer ainsi dans un univers dont la signification semblait découler spontanément des choses. Et je finis par la suivre avec cette bizarre exaltation qui s'empare de nous quand l'étonnement d'une rencontre nous vient de nous-même beaucoup plus que de l'autre.

À cause peut-être de l'obscurité qui grandissait, elle marchait plus vite, comme en équilibre, paraissant ne prendre appui que sur la pointe des pieds, les bras très légèrement écartés. De temps en temps elle m'adressait un signe, toujours avec une vivacité un peu agressive qui me déconcertait.

C'était comme si quelque chose d'étrange se formait dans mon corps, comme si toutes les incertitudes anciennes s'étaient figées tout à coup sous l'effet d'une force inconnue, et je ne saurais donner aucun équivalent de cette impression unique et désarmante. Je ne retournerais pas dans la ville: voilà la certitude qui s'insinuait en moi sans me laisser le pouvoir de douter ou de m'étonner. Il n'y eut en cela ni réflexion ni révélation: quand l'idée me traversa, ce fut comme si elle était déjà ancienne et admise.

Il y a des gens en dehors de la ville: il y a les «lointains» et il y a les «chasseurs»; mais on ne sait pas toujours très bien en quoi ils se distinguent. On sait, bien sûr, que les lointains ont été chassés de la ville ou l'ont fuie, et que les chasseurs la protègent en fonction de lois secrètes. Il s'agit d'ailleurs là d'un quasi-pléonasme car, chez nous, ce qui est secret c'est la loi, et ce qui fait la loi c'est le respect du secret. C'est pourquoi nul ne connaît vraiment les chasseurs. Ils se mêlent à nous parfois mais il arrive que certains d'entre eux disparaissent et personne alors n'oserait s'en inquiéter. On ne sait pas non plus comment ils sont recrutés. De temps en temps des gens deviennent chasseurs et nous n'avons pas le droit de nous en étonner; d'autres nous arrivent mystérieusement, on ne

sait ni d'où ni comment.

Il n'y a pas de femmes parmi les chasseurs: ils ne se marient pas ou laissent leurs femmes dans la ville, ce qui nous a valu cette expression courante: «cocu comme un chasseur». Il y a des lointaines, bien sûr, mais je n'avais pas l'impression que ma compagne fût de celles-ci: elle portait les vêtements de tout le monde, semblait en bonne santé et sans inquiétude. Ce fut avec le plus grand naturel qu'elle quitta le chemin pour s'engager dans un sentier presque invisible parmi les arbres.

Plus qu'une maison, c'était une simple cabane, que nous atteignîmes rapidement, construction basse à demi dissimulée sous le couvert. Les murs intérieurs étaient peints d'une curieuse couleur vert pâle, presque lumineuse sous l'éclairage de la lampe à gaz. Les rares meubles étaient d'une couleur indéfinissable comme si des couches de peinture successives s'en étaient détachées en laissant à chaque fois des traces irrégulières.

La femme muette préparait un repas sommaire de quelques boîtes de conserve. Elle travaillait avec de petits gestes calmes et précis. Dès que nous eûmes fini de manger, elle me conduisit à une chambre au plafond si bas que je dus m'asseoir sur le lit pour avoir l'impression de me tenir dans une pièce normale.

Quand nous vivons un moment où tout est trop éloigné de nos habituels repères il nous devient alors presque impossible d'être surpris. La surprise suppose une rupture, un déséquilibre, et j'étais tombé d'un seul coup dans un autre ordre de choses où tout était à sa place, même ma présence, apparemment, tout sauf peut-être le temps, puisque ni passé ni futur ne comptait plus dans cet étrange instant. Tout habillé, je me glissai dans le lit étroit après avoir rassemblé sur moi toutes les couvertures que je pus trouver. Je craignais de ne pas pouvoir dormir mais lorsque la femme eut éteint la lampe l'obscurité fut complète, la chaleur me pénétra peu à peu et je ne tardai guère à sombrer dans l'inconscience du sommeil.

*

Quand je me réveillai, assez brusquement, l'aube collait aux vitres, décolorée et humide comme un rideau sali. Il me fallut un moment pour me rendre compte de la situation dans laquelle je me trouvais. Mais bientôt les images se bousculèrent en moi dans un désordre troublant. Oui, sans doute, quelque chose s'était passé au cours de cette nuit-là. Je vis un corps de femme suffoquant sous moi puis retombant, inerte et défiguré. Un immense dégoût me séparait de moi-même. Tout me repoussait comme si le monde entier était devenu hostile à mon existence. Il me semblait entendre des bruits autour de la maison. J'aperçus dans un coin de la chambre des bottes et des vêtements que je n'avais pas remarqués la veille. C'étaient des vêtements de grosse toile vert sombre, apparemment neufs, posés sur la chaise avec soin comme si on les avait placés là à mon intention. En enfilant la chemise rêche je fus frappé par une odeur particulière, comme celle d'une présence ancienne, pensai-je malgré moi. Je boutonnai la longue veste imperméable et aussitôt une sensation de chaleur et de force se répandit en moi comme si l'épaisseur du vêtement suffisait à me défendre de toute agression extérieure. J'eus une hésitation avant d'enfiler les hautes bottes de caoutchouc. On ne porte jamais sans appréhension des chaussures qui ne sont pas à soi: on dirait qu'avec la démarche, c'est

l'être tout entier qui s'en ressent. Mes pieds glissèrent sans difficulté dans les tiges souples. Les bottes étaient un peu grandes mais confortables. Je sentais l'élasticité des semelles comme si j'effleurais tout juste la terre et que mes pas, à peine posés, avaient hâte de poursuivre plus loin leur élan.

Je me tins assez longtemps derrière la porte de l'autre chambre. J'aurais voulu partir sans chercher à dissiper mes doutes mais quelque chose me retenait, m'obligeait à demeurer ainsi, la main sur la poignée et il était évident que je devais ouvrir cette porte.

Il faisait grand jour dans la pièce. La femme reposait sur le ventre et je pouvais croire qu'elle sommeillait encore. Je m'approchai. Le visage était légèrement tourné sur le côté, les yeux ouverts, vides. En écartant les cheveux on distinguait nettement les marques sur la peau blanche du cou. Il n'y avait pourtant aucun désordre sur le lit ni dans la chambre, comme si la victime n'avait pas cherché à résister. Le meurtrier, me dis-je, a dû agir par surprise et avec une grande détermination.

*

Une forte odeur de cave ou de champignons se dégageait de la terre que je creusai derrière la cabane. Des fragments de racines, des vers, tout un monde à peine vivant émergeait de cette profondeur sombre. Là, le corps serait à sa place. Je l'y déposai avec précaution, fermai les paupières et joignis les mains déjà raides sur la poitrine, dans l'attitude du recueillement. Je disposai les cheveux autour du cou pour cacher les sombres ecchymoses. Alors le visage me parut beau et familier comme si je l'avais en quelque sorte possédé, comme si la force propre et insaisissable de sa vie m'était ici révélée pour la première fois. Lentement je répandis la terre sur le visage et sur le corps, la laissant glisser entre mes doigts, puis la tassant à petits coups, comme un enfant qui découvre sur une plage la complicité humide du sable. J'éprouvai un trouble profond à m'étendre sur la terre encore fraîche qui s'enfonçait légèrement sous ma joue, comme une chair à jamais ennoblie par son mystère impénétrable.

« De toute façon elle serait devenue lointaine. »

La voix qui me fit sursauter avait parlé si distinctement qu'elle semblait venir de quelques mètres à peine, en bordure du chemin que je rejoignis après un dernier regard sur la cabane, ensevelie dans l'ombre des arbres. Des hommes, des chasseurs, m'apparurent dans la clarté du chemin. Ils se tenaient là, paisibles, comme s'ils m'attendaient depuis un moment déjà.

Alors j'ai pris le fusil qu'ils me tendaient et je les ai suivis.

Au bout de quelque temps nous avons atteint une petite hauteur. De cette éminence rocheuse un peu élevée on distingue assez nettement la forme de la ville. C'est une étoile à six branches, à peu près régulière. Ce qu'on voit de loin ressemble à une vaste étendue de terre battue, avec simplement des blocs de béton, massifs et aveugles, des dômes blanchâtres, ici ou là des mâts, quelques machines indéfinissables. En lignes régulières, des chasseurs y patrouillent continuellement. Au centre de l'étoile, protégées par un épais mur de verre, il y a des ruines assez étendues, comme une petite ville au-dessus de la ville, derniers vestiges de la cité ancienne.

«Le temps, me dit mon guide, voilà ce contre quoi nous devons veiller par-dessus tout. Il faut maintenant que tu le saches. Le temps ne doit pas sortir de là et nous seuls devons en avoir connaissance. Les chasseurs n'existent que par l'attachement éternel à un souvenir dérobé, qui les tiendra toujours à l'écart. Aussi ont-ils à cœur d'empêcher la mémoire de se réintroduire dans la ville et, du même coup, de leur échapper, ce qui signifierait la fin de leurs privilèges et peut-être bien de leur existence. C'est à cela que les gens de la ville doivent, sinon leur bonheur, du moins leur équilibre. C'est pour cela aussi que notre travail doit être discret: il nous faut écarter les choses, les faire oublier, les rendre inutiles et non les supprimer par des contraintes violentes. Faute de quoi nous retomberions dans les douleurs des siècles anciens, dans les illusions de l'histoire, de la vérité ou de la liberté.»



ON DIRAIT LE SUD

SON VÉHICULE, EN CONTREBAS, AVAIT DÉJÀ ÉTÉ COUVERT d'une poussière cendreuse par les continuelles bourrasques de vent. Il s'immobilisa dans la fournaise du matin, pour se retourner une dernière fois sur le site jadis si familier. Striés de longues traînées d'un noir bitumineux, les vestiges pulvérulents de l'illustre chapelle, des vastes escaliers monumentaux, du pont de pierre jeté entre deux tours exprimaient l'irréremédiable désolation d'une civilisation abandonnée par la grâce divine, et bientôt oubliée par l'Histoire. Cernée par des décades de sécheresse, la colline boisée de Sainte-Barbe avait abdiqué dix-huit siècles d'invulnérabilité à la foudre avant que le feu du ciel ne la réduise en cendres.

C'était un paysage lugubre et plus hostile encore que ce qu'il avait déjà rencontré plus à l'ouest, cet océan de sable au pied de la titanesque dune de la *Motte Cronon*, plus gigantesque que toutes les autres. Un univers régi par le combat du soleil et du vent où ne subsistaient plus que de savoureux insectes qui remplaçaient à présent les sardines dans les conserveries.

Sous ses yeux, un paysage lunaire dominait le sommet de la colline depuis le promontoire, tandis que le fond de l'ancienne vallée torrentielle de l'Ellée, noyé par l'exceptionnelle pluie tropicale du mois précédent, n'était plus qu'un marigot boueux.

Il soupira. Après tout, rien ne l'obligeait à se confronter à ce douloureux spectacle. Tous les services touristiques avaient été fermés définitivement voilà à présent soixante-dix mois : plus personne n'employait ses compétences qui ne trouveraient plus jamais l'occasion de s'exercer dans sa petite patrie. Comment s'empêcher, pourtant, de mesurer l'évolution de ce dont et de ce pourquoi il avait vécu la meilleure partie de son existence, sans assistance du contribuable ?

Maintenant effondrée par endroits, l'ancienne nationale était une large piste entre des terrains tapissés d'un vert bronze discontinu, où, sous un soleil devenu ardent, des vaches squelettiques peinaient à se tenir debout. Comme l'hiver aux siècles précédents, on les nourrissait surtout d'épineux moulinés mécaniquement. Une sorte d'ajonc invasif ensauvageait landes et chemins creux, et contribuait à faire crever plus vite les arbres desséchés de l'ancien bocage où la bruyère voisinait maintenant avec l'orchidée.

Au loin, dans la direction de la côte, un énorme nuage noir s'était formé à l'horizon, apportant de l'océan de nouvelles averses diluviennes et, qui sait, une nouvelle tornade qui dévasteraient tout le littoral, les ports envasés, les zones urbaines inondées, comme les plages érodées et envahies de parasites tropicaux ?

Après avoir traversé du nord au sud l'agglomération de la sous-préfecture, il se gara sur un parking à proximité du Musée de la Compagnie des Indes. Fiévreux et assoiffé, les vêtements collés aux os par la touffeur humide, il avala goulûment une gorgée de l'eau

chaude qui s'évaporait en buée sur les parois de la bouteille de verre qu'il avait emportée comme toujours dans sa « glacière » isotherme.

Voilà maintenant qu'il regrettait presque le froid et les tempêtes de sable de la saison sèche!



ON DIRAIT LE SUD...

LA BOÎTE DE CONSERVE ROUILLÉE ET À DEMI ÉVENTRÉE PART EN LAMBEAUX. Une dizaine de gamins torse nu dans la poussière footballent le résidu de métal. Un jour c'est sûr, ils auront un vrai ballon. En cuir. Et à la place des piles de chemises qui marquent l'emplacement des buts, une vraie cage en bois. Avec des poteaux et une barre transversale. Et puis peut-être des chaussures à crampons. Comme de vrais footballeurs. Comme Rachid Mekhloufi. Mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Et ce n'est sans doute pas pour demain. Le terrain est cabossé, légèrement en pente, hérissé de cailloux. Le groupe des plus costauds joue contre la pente. Les autres, dans le sens de la descente. Parfois la boîte de conserve dévale la descente plus vite qu'ils ne courent. Avec un vrai ballon ce serait pire. La boîte du jour est tellement délabrée qu'elle n'avance pas, même dans le sens de la descente. Mais bon, on se débrouille.

Un peu à l'écart, quelques filles les regardent d'un œil aigu transpirer dans la chaleur. La plupart des gamines ne sont cependant pas en train de rester à ne rien faire. Elles sont assignées auprès des mères, triment des brocs d'eau depuis la fontaine ou pétrissent une pauvre farine qui leur fera le repas. Les hommes ne sont pas visibles. Ils sont en train de patrouiller aux abords du camp. La semaine dernière, quatre types en treillis militaire sont entrés de force et ont tirillé quelques coups de feu de péteux contre les baraquements. Chance, personne n'a été touché, mais depuis les hommes patrouillent et surveillent. C'est déjà incompréhensible d'être parqué dans ce campement mais qu'en plus des abrutis viennent jusqu'ici pour tirer des coups de fusil contre leurs maisons de tôle dépasse l'entendement d'Adam. Résultat les hommes organisent les tours de garde et veillent sur les frontières de leur prison. Le résultat dépasse la compréhension d'Adam. Se retrouver en prison et mettre en place des rondes pour empêcher les gens de l'extérieur de pénétrer à l'intérieur du camp, c'est en même temps s'empêcher soi-même de sortir. Nous sommes les surveillants de notre propre prison ! Pensée fugace d'Adam, mais qui possède tout de même sa part de réalité, parce qu'avec les autres gosses ils cavalaient encore dans les collines il y a peu. Aujourd'hui, ils sont interdits de sortie. Alors, foot-métal sur la petite esplanade en pente qui sépare les deux rangs de baraquements qui leur servent de logis, avec dans un coin de la tête l'idée que d'un moment à l'autre les crétins en treillis vont revenir et qu'un de leurs pères tirera une décharge de chevrotines dans une de ces tronches de pauvres types. Et ce sera le début des emmerdes.

Les corps des gosses sont luisants de soleil et de transpiration. Des macules de poussière collent à la peau, dessinent des bandes chamarrées sur les torsos et sur les épaules. Le foot au soleil est un bonheur inégalé.

Nous sommes arrivés ici en 1962. Corbières. Un village d'accueil, on nous a dit. Tout le monde était parti en panique, n'ayant même pas eu le temps de prendre des vêtements et moins encore les objets de la famille auxquels les gens tenaient. Nous nous sommes entassés sur le bateau. Le Caméléon, il s'appelait ce navire. Un vieux rafiote à moitié rouillé qui grinçait et gémissait comme s'il allait se fendre en deux à chaque seconde. Nous étions sept ou huit mille personnes là-dessus, serrés comme des sardines sur le pont et dans les soutes. « On va vous trouver un endroit sympa, les gars. Vous en faites pas. On va vous mettre à l'abri. » Chouette! La France, la grande France pour laquelle nos pères se sont battus depuis des années allait nous accueillir. Personne ne connaissait notre destination finale mais on avait confiance. Le degré de la confiance était proportionnel à la gigantesque trouille que nous avions eue durant les derniers jours. Mais ça y était. Nous avons embarqué. Nos pères étaient furieux et désespérément malheureux, parce que des milliers de leurs copains étaient restés à quai, bienheureux s'ils ne s'étaient pas fait découper en lanières, arracher la gueule, étriper comme des poulets, saigner comme des agneaux pour l'aïd sans que leurs chefs français aient levé le petit doigt pour empêcher le massacre. Ils ont commencé par dire qu'ils n'étaient pas au courant. Puis qu'ils n'avaient rien pu faire. Avant d'avouer qu'ils avaient des ordres. Pas des ordres pour tuer, quand même pas, mais des ordres pour récupérer leurs armes et des ordres pour laisser faire. Des ordres consistant au final à regarder les excités du F.L.N. se payer des harkas désarmées en croyant sans doute qu'un chiffon de papier signé à Évian garantirait la bonne volonté de chacun. Il y a eu des vrais massacres dégoûtants. Ça j'ai pas vu de mes yeux. Je répète ce que d'autres sur le bateau et après nous ont raconté. Je dirais même qu'ils racontaient en boucle. Ils ne parlaient que de ça. Avec de la terreur dans le regard. Avec des larmes. Des vieux qui pleurent, je te dis pas l'effet que ça fait. Affreux. Depuis, j'ai bien lu tous les chiffres établis cette année-là par le contrôleur général aux armées, un certain Christian de Saint-Salvy: il y avait 263.000 hommes engagés auprès des Français en mars 1962. Et la menace pesait sur un million et demi de personnes si l'on comptait les femmes, les enfants et les familles de tous ces gars-là. Sur les bateaux en route pour la métropole, on en a laissé monter 42.500. Pas un de plus. Perte nette? Un million et demi moins quarante deux mille cinq cents... Ouille, ouille, ouille. Ça fait mal à la tête des chiffres comme ceux-là!

Le trajet en principe devait durer deux jours entre Alger et Marseille. Mais avec le Caméléon, ça a pris quatre jours de plus. Sans bouffer, sans se laver et sans pouvoir aller normalement aux chiottes. Quand on nous a débarqués au contrôle sur le port de Marseille on puait le fennec pas propre, je peux vous le dire! Je passe ensuite sur les attentes interminables, les rumeurs, les fausses nouvelles de départ imminent. En réalité, ça a duré des semaines. Le truc habituel des papiers auxquels il manque toujours quelque chose, tellement plus essentiels que des femmes et des hommes en détresse... Ils appelaient ça Centre de Transit. Le mot camp n'avait pas bonne presse dix-sept ans après la fin de la guerre! Puis un jour deux camions militaires ont embarqué une douzaine de familles. Dont la mienne et moi avec. En route pour un petit village rien que pour nous.

Il est bien choisi le village. Au milieu de rien. Rocaille, arbres rabougris, désert à perte de vue, neige et froid de chien. Pas de maison. Des baraques en tôle. Pas d'eau. Pas d'électricité. Des châlits métalliques, sans matelas et sans couverture. Comme village d'accueil, on peut trouver mieux. En fait de village, il y avait une douzaine de maisons de pierre, délabrées, sans toiture, sans fenêtre, remplies de gravats et bouffées par une végétation sauvage. Des maisons pour les oiseaux. Autour, des baraques en tôle. «Construites spécialement pour vous, les gars», ont dit les soldats qui nous ont accompagnés. Certains leur ont demandé: «Ça vous dirait de vivre ici vous autres?» Pas sûr. D'ailleurs, ils sont tous repartis au plus vite. On ne les a jamais revus. «C'est un peu comme par chez vous, hein? Le paysage. La végétation...» nous a dit un jeune type qui souriait aux anges. Il est pas bien lui! Nous on habitait à Constantine. Il a déjà mis les pieds à Constantine? Certainement pas, sinon une connerie pareille ne lui aurait pas traversé le crâne. «C'est le même climat, non?» T'as raison mon pote. En hiver à Constantine quand il fait un froid de chien c'est que le thermomètre est calé sur vingt degrés! L'hiver, c'est le moment où l'on met des manches aux chemises, mais pas plus. Quand on est arrivé ici, c'était neige, verglas, vent d'enfer et du -10° qui a duré des semaines. Puis doucement le paysage a changé. C'était juste blizzard et gadoue. Durant les trois premiers mois, nous n'avons vu personne si ce n'est le petit peloton de gendarmes qui s'emmerdaient sur place et avaient pour mission de «sécuriser la zone». La question s'est tout de suite posée de savoir comment les hommes allaient pouvoir trouver du travail et un peu d'argent. Enfin, je dis «la» question mais en réalité, il y avait une foule de questions sans réponse: aménager les baraquements, trouver de la nourriture, aller à l'école, acheter ne serait-ce que de l'outillage de fortune pour rafistoler ce qui tombait en ruines. Toutes ces questions se heurtaient à une même difficulté: comment rejoindre la ville la plus proche? En fait de ville, il n'y avait qu'une bourgade située à une vingtaine de kilomètres: deux jours de marche aller et retour et, une fois arrivé, il fallait déchanter parce qu'en fait de magasins, il n'y avait pas grand-chose. Et puis, pas de voiture, pas d'autocar, une route à peine carrossable. S'il n'y avait pas eu les gendarmes, je pense que tout le monde se serait barré. Mais le petit village accueillant était bien gardé. Trois mois ont passé avant que ne se pointent deux administrateurs flanqués de militaires en arme qui ont arpenté le terrain en parlant haut et en faisant des grands gestes. Et puis les engins de chantier sont arrivés. Ils ont construit un bâtiment en dur, pour l'administration de ce que plus personne ne rechignait à appeler «camp». On a vu ensuite arriver une bande de bras cassés chapeautés par un chef de camp, ancien militaire démobilisé, totalement incapable d'organiser quoi que ce soit au-delà d'aboyer des ordres absurdes et voulant à toute force enrôler les hommes et les femmes dans des travaux que de toutes les manières on ne pouvaient pas faire aboutir, faute de matériaux, d'outillage et de plan réellement cohérent. Ils ont remplacé les quatre gendarmes, lesquels s'en sont allés sans regret vers d'autres missions. Puis au printemps sont arrivés d'autres engins de chantier. A débuté la construction d'une citerne pour l'eau potable, de lignes

électriques, d'une sorte d'épicerie où il n'y avait pas grand-chose à acheter mais où l'on pouvait tracer des bâtons sur l'ardoise. Quand ils ont construit une salle de classe et que l'institut est venu s'installer on a bien compris qu'il fallait comprendre l'appellation Centre de Transit comme signifiant bel et bien relégation à durée indéterminée.

Adam regarde les gosses jouer au foot. Eux, ils ont un vrai ballon et les bulldozers ont aplani l'ancien terrain en pente. Ce n'est pas qu'il y aurait de l'herbe sur le terrain, mais il est plat et de part et d'autre, il y a des cages en métal auxquelles il ne manque que les filets. Dix ans plus tôt, il tapait ici même dans une boîte de conserve. Rien n'a changé. Le jeu est le même et ce n'est pas le cuir du ballon qui y change quoi que ce soit. Adam a dix-neuf ans aujourd'hui. En fin d'après-midi, il va monter dans le bus. Demain il s'installera en ville, avec des filles et des garçons qui comme lui ont eu des résultats scolaires suffisamment brillants pour pouvoir entrer à la fac. Il se nourrit de la vision des corps de ces gosses d'une dizaine d'années qui s'époumonent, soufflent, s'interpellent, rigolent comme des perdus. Il sent le sel sur leur peau qui est aussi la sienne. Il touche du doigt les rigoles de sueur qui dessinent des arabesques sur des torsos qui sont aussi le sien. Rien n'a changé. Rien ne change. C'est la même scène que celle dont il garde le souvenir, dans le soleil, sur des terrains de poussière de Constantine quand il avait huit ans et ceux de l'époque de son arrivée ici, quand il en avait neuf.

Ahmed, le vieux qui a tenu pendant longtemps le rôle de chef de camp, s'assoit sur la pierre plate à ses côtés. Il contemple lui aussi longuement les gamins, pleinement occupés de leur jeu. Puis, utilisant délibérément le français, dit de sa voix rauque, comme pour lui-même: «Je sais que ce n'est pas vrai Adam. Je sais à quel point c'est une illusion... mais on dirait... Oh, je ne sais plus, tu sais! Mais je voudrais croire qu'on est toujours là-bas.»



LA PETITE

SON PREMIER SOUVENIR, ELLE NE S'EN SOUVIENT PAS. Elle n'avait pas deux ans et les images qui lui reviennent, qui les lui a racontées? Elle en parle comme si, soixante ans plus tard, le même étonnement lui écarquillait les yeux: une telle douleur, se peut-il que ça existe? se peut-il qu'elle tienne tout entière dans le cœur? À cet âge on ne marche que pour venir s'enfourer le nez dans la jupe maternelle. On ne gazouille qu'à regarder son sourire lui éclairer le visage. On n'écoute que les vibrations tendres de la voix que l'on sait: celle qui chante, le soir

Nanni nanni yak n'as

Oumak gamra

Bouk njoum

Wa nti wardi fi machmoum

Nanni, Nanni, le sommeil vient, Ta mère est comme la lune, Ton père comme les étoiles Et toi, la plus belle rose du jardin.

Sa mère dort. D'habitude elle ne dort pas à cette heure. La petite est perdue. Où aller? Des gens arrivent, qu'elle ne connaît pas, qui l'embrassent en pleurant.

Le lendemain, à son réveil, la maison n'est plus la même. Quelque chose manque, qui manquera toujours – et encore aujourd'hui. Une voix, un sourire, une silhouette dans l'encadrement de la porte, quelque chose qui déplaçait l'air et le faisait vibrer. Dans le sable de la cour, avec tout ce mouvement inhabituel, la marque de ses pas se brouille et se disperse. Disparaît bientôt, comme toute trace de qui elle fut.

Ils l'ont emmenée nuitamment sur un brancard que les hommes se sont relayés pour porter jusqu'au bout de la nuit. Mais elle, la petite, elle ne sait rien de tout ça. Ni des corps qui perdent souffle ni des mystérieuses raisons pourquoi parfois on laisse échapper la vie comme une délivrance. Une résignation, au moins.

Elle quitte le banc de terre où d'abord elle s'est assise, dans la cour. L'olivier sauvage est silencieux. Sa mère venait y prier, le vieil arbre veillait sur la maison. La nuit dernière, on y a allumé de petites bougies. La fillette ne s'y arrête pas. Elle marche bravement sur le chemin de poussière rouge au long duquel s'égrène les maisons. Plus tard elle apprendra à les compter et saura qu'elles sont quatorze, «quinze avec celle de maman» mais celle-là reste invisible.

La fillette n'a pas encore les mots pour dire ce qu'elle voit cet après-midi-là: les montages de Grande Kabylie, les taches de couleur du grand tapis qui dévale sous ses pieds, le jaune des citrons, les orangers, les vignes. Elle reconnaît des voix animales qu'elle a déjà entendues plus près d'elle, dans les bras de son grand-père, lointaines pour l'heure et confuses, mêlées à des tintements de cloches et à l'aboi d'un chien. Le pays

rayonne sous ses yeux, le ciel irradie de tout son bleu. Ce devrait être un après-midi serein dans l'éternité de l'enfance. Mais la petite n'a pas les mots pour le dire, ni pour nommer ce manque qui, soudain, a fraîchi l'air, à en frissonner, et terni la lumière du jour. Ni pour comprendre que les larmes, à cet instant, la délivreraient. Si au moins elle avait un frère une sœur... une main à quoi accrocher sa main. Elle saura plus tard pourquoi, et que sa mère, justement, est morte avec le nouveau-né.

À la maison, sur le soir, on s'aperçoit de son absence. On la cherche, on ne la trouve pas, on l'appelle. Le grand-père n'est pas rentré de l'enterrement, ou bien c'est que les affaires du village l'ont retenu. Il est le chef, il a parfois des litiges à régler. Quand il est là et que les tâches des champs ne l'accaparent pas, il sculpte des cuillers et des fourchettes dans le bois d'olivier. Cette terre est la sienne, c'est lui qui s'est acharné à lui donner vie.

Mais là, à cet instant, la petite est si seule avec, devant elle, l'immensité de la vie et, en elle, ce vide si immense, que le corps cède: elle s'endort.

Elle grandit. Une autre femme vient vivre à l'ombre de l'olivier. La petite regarde la semoule d'été étalée par terre sur de grands tapis de paille, en surveillant les poules du coin de l'œil. Elle va chercher de l'eau aux sources, elle grimpe aux arbres fruitiers en vrai garçon manqué. «Elle va s'en sortir, celle-là» dit le grand-père.

Elle aime, en juin, regarder les hommes partir aux champs. Deux cents, armés de leurs faux et de leurs fourches. On est avant la guerre et les hommes entonnent en chœur une belle et émouvante chanson qui parle d'hirondelles. Les femmes aussi, elle aime leur compagnie, quand elles se réunissent devant les fourneaux ou le temps d'un tissage. Elle sent leur fraternité, elle dont plus aucune ne vient s'attendrir sans raison sur le minois.

Il arrive que nul ne se soucie d'elle. Ni la femme de son grand-père ni celle de son père. Nul ne s'inquiète de la savoir ici ou là. Elle est de nulle part et reste avec sa faim. Une vieille femme s'attache à elle. Elle lui prépare une cuvette d'eau et un linge pour qu'elle se rafraîchisse le visage. La petite rit quand elle s'asperge. Et puis la vieille la fait asseoir sur le tabouret et elle la peigne. Une fois, ses cheveux sont trop emmêlés, elle les lui lave longuement. La petite sent les doigts caresser sa tête, masser le cuir chevelu avec patience. Elle est trop grande pour les berceuses mais c'est égal, la vieille femme chantonne, tout en lissant les longues mèches, *Bari, Bari, endormeur des enfants, Endors ma fille Sur des coussins de sultan*. Au fil des couplets, les tresses s'organisent, et plus que ça: une espérance en la vie. Un jour, c'est sûr, elle posera sa tête sur le coussin d'un sultan.

La vie sera plus cruelle avec la vieille: la guerre emportera ses deux fils, elle en perdra la raison, elle en mourra. Les caresses que lui rendra la petite seront de peu d'utilité: elles n'empêcheront pas la peau de se creuser ni les mots, un à un, de lui rentrer dans la gorge. Car c'est ainsi, – la petite l'a toujours su avant même de trouver les mots pour le dire – nous mourrons tous et les étoiles s'éteindront l'une après l'autre.

in «Portraits d'exil» (2010)



À HUIT CENTS KILOMÈTRES DU NORD

LOTTE FERME AVEC DOUCEUR LA PORTE DE SA CHAMBRE, descend pieds nus l'escalier qui mène au corridor de l'entrée. Sur la dernière marche elle se fige, chatte blanche aux aguets dans sa courte chemise de nuit. La maison dort et ronfle. Son père ronfle. Comme après chaque soir de beuverie. Elle glisse à pas prudents sur le tapis du vestibule. Devant la porte d'entrée elle se hisse sur la pointe des pieds pour atteindre le verrou du haut qu'elle tourne en sens inverse des aiguilles d'une montre. Plus bas, la clé est dans la serrure. Il lui suffit d'un tour, la voilà dehors. Seul éclat de lumière dans la petite ville dépourvue d'éclairage public, la clarté de la lune, à l'angle de la rue, joue sur le panneau routier indiquant la frontière huit cents kilomètres plus loin, vers le nord.

La nuit cueille Lotte dans sa chaleur de paumes moites. Elle s'assoit au milieu des marches du perron à l'abri de la véranda ouverte sur la rue cabossée et vide. Ni voitures, ni piétons. Ils sont si rares dans la fournaise de ce bout du monde. Elle attend. Les mains croisées sur ses genoux, elle compte le temps dans sa tête ignorant la sueur qui moule son corps juvénile comme une seconde peau. Elle l'attend, elle sait qu'il viendra. Elle a confiance. Il n'arrive jamais au même moment ou rarement. Mais il arrive toujours. Elle respire de tout son être la nuit encore chargée des odeurs lourdes du jour. Elle ferme les yeux. Attentive à l'instant seul. Elle ne sursaute pas quand la main se pose sur son cou, quand la voix grave lui dit bonjour Lotte, je suis venu partager un bout de ta nuit. C'est leur rituel depuis un mois. Assis côte à côte sur la tiédeur des marches, ils dégustent le silence. L'homme est grand, mince, basané. La première nuit de leur rencontre à la lueur de sa pile de poche, il lui a montré son visage. Émacié. Elle a suivi du doigt la cicatrice sur sa joue gauche. Elle n'a rien demandé à celui qui était venu s'asseoir auprès d'elle pour partager ce moment à l'insu de son père. Ce moment que Lotte s'offre depuis ses neuf ans, elle qui en aura bientôt dix.

Difficile de calculer la durée réelle de leur silencieux dialogue enclos dans le ventre chaud et humide de la nuit. L'homme finit toujours par se lever et repartir sans un mot. Juste le geste de la main qui semble chasser un insecte importun dans son mouvement d'adieu. Lotte patiente quelques minutes puis réintègre sa chambre dans la maison close sur sa solitude. Lotte est fille unique. Sa mère s'est enfuie quand elle avait six ans avec un routier de passage pour aller vivre huit cents kilomètres plus loin, au nord. L'homme l'emmènera-t-il aussi un jour loin de chez elle? Loin de ce père qui parle à tort et à travers et s'encolère quand l'alcool colonise sa raison depuis l'abandon de sa femme? Loin de cet enlèvement sournois qu'est sa vie entre terre et eau, entre boues poisseuses de bouches avides ou craquelées d'abandon? Loin de ce trou perdu dans le sud où elle est née?

Une nuit d'août l'homme n'est pas venu. Lotte l'a attendu. Une pluie lourde et grasse tambourinait sur le toit de la véranda. Elle avait confiance. Il viendrait. Il venait par tous les temps. Les premières lueurs du jour l'ont caressée couchée, endormie, sur les marches. La pluie avait cessé. Son père l'a réveillée en sortant pour aller au bistrot du coin. Il lui a crié qu'est-ce que tu fous là, file te recoucher. Il est rentré tard le soir racontant qu'un ouvrier clandestin avait été arrêté la veille et reconduit à la frontière, huit cents kilomètres plus au nord. Encore un qui avait essayé de s'incruster chez eux dans leur sud! Pour y pourrir comme eux!.. Fallait vraiment pas savoir où aller... Lotte n'écoutait plus, elle savait que c'était son homme de la nuit.



L'IMPASSE

À QUOI, À QUI PENSES-TU LORSQUE TU CONDUIS? À la gendarmerie? À ta fille unique? À tous les frères que tu aurais pu avoir? Ton œil gauche tourne à droite. Ton GPS est absent. Tu roules avec des boules noires dans la gorge. Ton véhicule à moteur silencieux te rappelle à l'ordre. Ralentir.

Tu n'aimes pas l'ordre. Même si tu es un bon citoyen. Droit et humain. Tu n'aimes pas écouter. Tu aimes te glisser dans une liberté qui t'appartient. Tu aimes glisser ton pied sur l'accélérateur.

Et moi je fais fausse route avec toi, à vouloir marcher sur tes pas. Je cherche une direction pendant que tu fonces droit devant.

À quoi, à qui penses-tu lorsque tu ne me vois pas?

L'histoire que je vais te raconter est un rêve récurrent. Écoute-moi bien.

Tu es dans mes bras. Nous nous serrons si fort que nos os craquent. On se brise. On se casse. On finit par se lâcher. On se jette dans le vide. Nos ailes se déploient. Je meurs de peur. Je pleure. Tu m'embrasses sur les lèvres. J'ai confiance. On est au-dessus du monde. Apparaissent tous les héros de notre enfance. On se goinfre de bananes avec Jane et Tarzan. Je me réveille, je me réveille dans mon rêve. Ça continue. En boucle. C'est interminable. Mon rêve charnel et éternel.

Il n'est rien de plus formidable à mes yeux qu'un rêve couché dans la mémoire, qui se répète, se répète, et laisse des souvenirs. Quoi de plus touchant que de fermer les yeux, se retrouver enroulée avec le voile de l'amour? Une porte s'ouvre dans mon corps. Tes mains serrent le volant. Osmose? Tu ne t'attardes pas. Le temps presse. Ton rendez-vous de quinze heures trente-cinq. Une voix baignée de sagesse me chuchote à l'oreille: « Un jour il te visitera. »

Aujourd'hui ta fille t'attend.

Quai numéro cinq. Sept ans d'absence. Tu passes la troisième. Tu mordilles tes lèvres. Tu fais gaffe. À tout. Aux panneaux, aux feux tricolores. Ne pas enfreindre la loi. Tu te l'interdis. Dans ton code de la route, je suis sans doute un sens interdit.

Ta fille, au regard pénétrant, à la chevelure blond vénitien, patiente. Debout, avec sa valise à roulettes, avec l'espoir que tu l'étreignes, que tu chantonnes à mi-voix par-dessus l'épaule, son prénom, celui que tu as choisi, seul. Au volant de ta voiture, tu ressasses en toi: « Sept ans... » Tu chiales comme un bébé. Tu salis ton mouchoir en tissu fraîchement repassé. Ce mouchoir blanc à carreaux bleus, d'une grandeur égale à ton chagrin.

C'est Suzanne qui te l'a repassé. Il est en coton. Ta matière préférée. Il te suit depuis bien des années. Il a traversé les frontières. Sept ans d'absence. Ça n'est pas rien. Quelle

risible destinée. Tes voyages. Et toutes ces fois où tu as raté l'avion, où tu as égaré tes bagages, où tes cravates sont restées dans l'armoire. Toutes ces nausées dans la salle de restauration, à monter les étages à toute berzingue pour vomir dans ta chambre d'hôtel. Tes appels que tu n'arrivais jamais à passer. Les bisous oubliés. Les cadeaux inexistants.

Tu donnes un coup de frein. Assez brutal. Une maman avec une poussette. Où es-tu ? Il faut dire aussi que le passage piéton exigerait une nouvelle couche de peinture.

Tu ne remarques plus rien. Ta force habituelle s'exhale, se répand autour de toi. Ta tête bascule. Menton sternum. Tu te redresses. Alignement de platanes. Les feuilles, comme un souffle, émettent un bruit légèrement audible. Il te reste trente-cinq kilomètres à parcourir. Mon esprit vagabonde. Je m'autorise un nouveau rêve : ces trente-cinq kilomètres, je les escompte en ma faveur. Technique personnelle. Puis je ferme cette idée. À double tour. Je bouche le puits. Je ne suis pas une femme d'affaires.

Il y a ton rendez-vous. Planté dans la terre. Qui s'assoiffe. Ta fille a grandi. Lorsque tu t'approches à grands pas vers elle, elle te semble pourtant encore enfant... Premier cartable. Premiers livres. Le plus remarquable : Caroline et Bruno. La hantise s'empare de toi. Rien à faire. Écouter, peut-être, pour une fois, ton cœur battre la chamade.

« Pierre », dit-elle. L'horreur ! Tu as comme un goût de sang dans la bouche. Tu t'entends bredouiller son prénom. Au fond, tu penses : « Ma fille, ma petite, ma grande, ma fille inconnue, ma fille délaissée. » Tu avales les mots. Tu ravales ta douleur.

Besoin de ton mouchoir en coton, blanc à carreaux bleus. Que dirait Suzanne ? Tu ne le trouves plus. Perdu. Le ciel s'efface. Ta respiration t'abandonne. Le mécanisme de la disparition s'accélère. Le soleil se cache. Le train du quai numéro cinq s'éloigne.

Les valoches te scrutent. Tu les empoignes. Leur lourdeur te redonne confiance. Une force retrouvée. Vous marchez en silence. Sa taille est supérieure à la tienne. Elle mâche un chewing-gum. Le kiosque de la gare est réouvert.

– Ça te dit une limonade ?

Elle hoche la tête. Vous vous installez en terrasse. Tu commandes un café. Elle veut une bière blonde, de préférence. L'envie de serrer ton mouchoir en coton te rend nerveux. Il te manque, comme les mots.

Elle ne te regarde même pas, sort une cigarette de son sac à main. Ton café est amer.

– Pourquoi m'as-tu fait venir ? lance-t-elle.

Ta gorge se noue. Oui, pourquoi ? Tu peines à dire la vérité. Quelle vérité ? La solitude paternelle. L'effroi de ta mort... Tu réfléchis. Elle tire sur sa cigarette. Avale de grandes bouffées. Souffle exagérément, boit une gorgée de bière. Silence. Tu n'oses plus poser les yeux sur elle. Le cœur te gonfle dans la poitrine. Tu crains qu'il n'explose. Mais tu ne dis rien. Tu connais les ados. Tu te souviens de tes dix-sept ans.

Tu penses à Marceline. Ta première relation. Le parfum de sa peau revient dans ta mémoire, repart aussitôt. Tu serres les yeux. Tu boucles le tout d'un claquement de doigts. Ta fille te propose un mouchoir. En papier. Alors c'est vrai ? Tu pleures ? La gêne te gagne. Tu t'entends lui demander de t'offrir une cigarette. Tu ne maîtrises plus rien. Elle te fixe avec l'aversion de ses dix-sept années. Ton café refroidit. Il te semble plus

amer. De plus en plus amer. J'ai presque envie de te photographier, moi qui n'aime pas tes faiblesses. Je suis là, cachée derrière ce châtaignier qui nous a vus si souvent nous disputer. Il ne répétera rien. Il gardera nos insultes dans les racines que le temps effacera. Peut-être. Le mouchoir en papier s'étiole dans ta main. D'une même vulnérabilité que la tienne.

Tu écrases ta cigarette. Une trace sur tes doigts. La même. Celle du tout début de ta consommation. Réapparition d'une puanteur familière. Tu t'excuses, te lèves, pars aux toilettes et te nettoies les mains. Tu retournes t'asseoir. Je t'observe. Je vois la montagne de tristesse qui te ronge. Je voudrais te souffler les mots, mais les miens ne sont pas les tiens. Tu croises les jambes. Sa chope est vide.

– Une autre bière, réclame-t-elle au serveur.

Tu baisses les yeux.

– Si je t'ai fait venir, c'est parce que... Parce que... J'ai quelque chose à te demander.

– Oui...

– Je suis médicalement condamné et...

Silence.

– Et...

– Et quoi, papa?

Silence.

– Je veux partir dignement.

– C'est-à-dire?

– En décidant de mon heure. Et que tu sois près de moi à ce moment-là.

Une fourmi traverse la table. Je la vois distinctement parce que je me suis avancée. Tu guettes ta fille, épies sur son visage une réaction. N'importe laquelle. Tu t'en fous. Tu lui as dit. Tu t'en fous. Tu presses l'index sur la fourmi. Elle meurt sur le coup. Je m'approche plus près, plus près. J'entends votre respiration. J'ai dans la poche ton mouchoir en coton. Sa blancheur, ses carreaux bleus me consolent. Oui. J'ai volé ton mouchoir.

– Partons, annonce clairement ta fille.

Tu règles les deux bières et le café. Le serveur vous souhaite une bonne journée. Dans ton « merci », je retrouve l'inflexion de ta voix. Le temps s'est assombri. Il a été prévu de la pluie en fin d'après-midi. Tu installes la valise à roulettes dans le coffre. Elle allume la radio, change la fréquence, augmente le son. Tu prends ton air agacé. Ton portable vibre. Tu ne réponds pas. Qui peut bien t'appeler? Une douleur s'éveille en toi. Un mal de tête. Tu n'oses pas demander à ta fille d'éteindre la musique. Le sang te monte dans le crâne. Tu accélères, accélères. Tu passes au rouge, grilles un stop, refuses une priorité. Tu me cherches dans le rétroviseur, mais ne me décèles pas. Quand, brusquement, tu perds le contrôle. Une camionnette vous percute de plein fouet. La voiture fait plusieurs tonnes.

Au moment même, je me range sur le bas-côté. Je me précipite vers toi, vers vous. Je perds moi aussi le contrôle. Une voix intérieure m'oblige à garder mon sang-froid. Mais le sang bouillonne en moi. Je suis tétanisée. Je ne sais qui appeler. Le quinze ou le dix-huit?

Un automobiliste s'arrête. Un homme du genre rassurant, d'une corpulence étonnante. Il m'affirme qu'il n'y a pas mort d'homme, sûr de lui. Et en effet, ta fille réussit à sortir de la voiture. Toi aussi. Vous êtes secoués. Juste quelques égratignures. Le jeune conducteur de la camionnette s'en tire bien également. Un coup de chance. L'homme du genre rassurant vous pose à vous trois plusieurs questions : votre âge, vos nom et prénom, l'actuel président de la République, la couleur de vos yeux et votre poids. Il vous fait faire des rotations de tête, des mouvements de gauche à droite puis de droite à gauche avec vos chevilles, et vous demande de vous accroupir.

– Je suis un ancien spécialiste. Rhumatologue à la retraite, nous confie-t-il.

Plus aucune trace. Un accident qui n'a pas subsisté. Illusoire. Irréel. Je m'éclipse. Je roule vite, trop vite, je me contrefous des limitations. Je me suis pourtant toujours interdit la moindre infraction au code de la route mais, là, j'ai bien du mal à me contrôler. J'écrase l'accélérateur comme on cherche à s'enfuir. Sur les bords de la route, les arbres défilent à vive allure. Je sillonne les villes et les villages en toute indifférence. Ne suis que de passage. Qu'il fasse soleil – l'automne en est avare –, qu'il pleuve ou qu'il vente, cela m'est égal.

Ça ne changera rien. Penser le moins possible. Le poids qui pèse sur mes épaules ne me quitte pas. J'ai dans la poche ton mouchoir en coton. Sa blancheur éclaire la confusion de mes pensées. Ses carreaux bleus s'imbriquent dans ma peau.

Je mise sur lui. Il n'est pas complètement enfoncé dans la poche de mon jean. Il me gonfle d'énergie. Je relève le pied de l'accélérateur, en douceur. Je décide de canaliser toutes ces émotions qui m'animent. En plus nous sommes dimanche. Le dimanche, ma hantise. J'ai perdu mes grands-parents paternels un dimanche. Voilà.

Je suis loin de vous. Suzanne, toi, ta fille. Je peux rembobiner. Juste tes lèvres, tes lèvres et ta bouche, une fraîcheur de menthe. Et puis la tiédeur de la promenade, halte à la terrasse d'un café, les vitrines du cinéma, les rayons de la librairie, un petit magasin de bibelots et de lampes. Et soudain, je ris... Tu me traînes à la gare, au photomaton. Deux poses, l'une joue contre joue, l'autre les yeux dans les yeux. Je rembobine. À l'âge des premières peines de cœur, je suis souvent allée m'asseoir sur les genoux de mon père. La journée s'étire, bientôt les réverbères vont s'allumer. Je tourne au rond-point. Impossible d'éviter ta rue. Le ciel s'est encore plus couvert. Je te quitte. Je refuse d'assister à ta mort imminente. Putain. Je refuse.



UNE RENCONTRE INATTENDUE

Lundi, jour de rentrée.

Le trajet maison-travail est un rituel auquel j'ai décidé de me tenir en cette nouvelle année. Sans doute après ce déconfinement, ai-je été sensibilisé à la marche et à la contemplation ? Parce que regarder autour de soi est une qualité que l'on a tous plus ou moins perdue.

Ce matin, le temps est encore au beau temps. Depuis quelques années maintenant, nous vivons un redoux bien sympathique aux allures d'été indien. Une façon agréable de prolonger les vacances.

Grâce au dérèglement climatique, la nature s'est transformée et les hêtres d'antan qui s'arrêtaient aux abords des Pyrénées, ont colonisé jusqu'à la Picardie et plus haut encore.

J'habite en hauteur. Le chemin qui mène au travail, jusqu'au centre-ville, est une pente douce. Il est très facile de se laisser emporter par ce qui m'entoure. Je traverse quelques rues aux noms bien savants et qui m'invitent ainsi au rêve et à la poésie. Caurroy, Bizet, Rameau. Ah oui ! J'ai oublié de dire que je suis dans le quartier des musiciens. Dans ma ville ont été donnés des noms aux quartiers. Quartier des musiciens. Cité des fleurs. Il fallait donner du rêve au décor de l'urbanisation après guerre. Il faut ce qu'il faut.

Ce jour-là, je me mets à arpenter le pont de Paris, lorsqu'une étrange image me sort de mes pensées. Pas la forme de l'ouvrage, qui me rappelle « La Seine », « elle chante chante... le jour et la nuit si sa marche est zigzagante c'est qu'elle est grise à Paris », mais autre chose. Il ne m'était jamais venu à l'idée que l'on puisse un jour, dans une ville comme la mienne, rencontrer une créature aussi étrange. Une rencontre inattendue sur le pont de Paris.

J'ai entendu autour de moi que l'on pouvait être surpris quelquefois par ce genre d'interférence, de croisement. Mais de là à imaginer coudoyer une étrange et belle posture, de surcroît sur un pont, cela me laisse bien perplexe.

Elle est élancée, le regard ferme et luisant, habillée d'une fourrure d'un brun roux. Le poil doux laisse imaginer la douceur de sa forme. Une étrange beauté vêtue de son plus bel appareil. Une forme qui laisse rêver du galbe de son sein et de la courbure de ses hanches. Ah quelle surprise ce matin ! Laisser voler son esprit aux chaleurs de la poésie.

Mon pas se met à presser l'allure et le regard devient plus soucieux des planches qui coiffent le pont. Le plâtrage en chêne massif permet d'offrir un cheminement à la circulation dans les zones humides mais aussi donne un aspect plus noble et esthétique à la travée piétonne. Une façon de faire beau. De plus le bois est un matériau qui fait chaud.

Me v'là devant cette créature. Presque haletant et sans souffle. Je me penche sur elle et la prend d'un geste ferme et décidé. Elle se laisse faire comme portée par le vent d'un baiser doux posé sur les doigts. Je la saisis et la soulève jusqu'à moi. Tout en couleur. Un renard.

Sans doute une image qu'un enfant a laissé tomber. En allant un matin chez sa nounou. Ça me rappelle les bons points de ma maîtresse d'école. Mais ça, c'est une autre histoire.

